

## RABELAIS

François RABELAIS

*Pantagruel* et *Gargantua* sont signés du nom d'Alcofrybas NASIER, anagramme de François RABELAIS, mais aussi référence aux « bien [pourvus en] nez, [...] de laquelle race peu furent qui aimassent la ptisane, mais tous furent amateurs de purée septembrale » (*Pantagruel*, I).

La Devinière (Seuilly, act. Indre-et-Loire) 1483 ou 1494 - Paris 1553

« Je me mets à lire tout ingénument. Je suis saisi par un tumulte de mots. Que signifie ? On dirait que l'écrivain se plaît à faire entendre la langue. La variété, l'extraordinaire l'emportent. Il ne se soucie point du sens ; un son en attire un autre ; ce n'est point ressemblance qui les enchaîne, c'est plutôt différence, contraste. Il joue de la langue comme un musicien prélude, cherchant la combinaison et se laissant conduire. Ce caractère dans Rabelais ne cesse point. Tout y est prétexte ; les objets auxquels il pense, comme les vêtements de Pantagruel, ou les plats d'un repas, ou les livres d'une bibliothèque. Je disais autrefois d'un poète qu'il fait sonner le langage. Cette patrie de la poésie est certainement dans Rabelais ; mais il s'y joint un emportement de sentiment. Cet auteur s'enivre de sa langue, il est ravi de cette abondance qui se montre. »

ALAIN, « Rabelais », in *Tableau de la littérature française*, I, Gallimard, 1962.

« Le terme "scatologie" définit l'œuvre de Rabelais. Des idées vulgaires en un style lourd et logorrhéen qui donne aux humains l'illusion de la richesse. L'esprit le plus incroyablement fermé à la poésie, à la spéculation pure, et le moins apte à comprendre l'amour : l'âme d'un défroqué qui s'est fait médecin ; le rire trivial, non excusé par une irrévérence de surface, et qui révèle en Rabelais le personnage le moins inquiet et le plus bête : voilà les défauts multiples d'une œuvre dont le succès serait surprenant si la majorité des hommes n'était pas d'un niveau encore inférieur au sien. »

Robert DESNOS, *Nouvelles Hébrides (1922-1930)*, Gallimard, posthume, 1978.

## Une vie de mystères et de légendes

### Les années d'apprentissage

Paradoxalement, Rabelais est un « personnage » depuis le xv<sup>e</sup> siècle, mais sa vie reste fort mal connue : il y subsiste de grandes zones d'ombre, que l'on a tenté de réduire en utilisant, à défaut d'autres documents, des « témoignages » dont il est difficile d'apprécier la valeur. Ainsi, Rabelais a parfois signé *Chinonensis*, [« de Chinon »], donc du diocèse de Tours, mais ce n'est qu'une tradition — étayée par l'importance de ce lieu dans le

*Gargantua* — qui l'a fait naître à La Devinière, lieu-dit où un Antoine Rabelais (père de François ?) possédait une métairie. Quant à la date de naissance, le manuscrit du xviii<sup>e</sup> siècle, où figure une copie de l'épitaphier de l'église Saint-Paul, à Paris, le fait mourir en 1553, à l'âge de 70 ans : Rabelais serait donc né avec la France moderne, en 1483 (année de l'avènement de Charles VIII et de la naissance de Luther). Mais une autre tradition, rapportée par Gui Patin, le fait naître en 1490, et les travaux d'Abel Lefranc ont fixé la date de 1494 : née d'une lecture « réaliste » de l'œuvre, qui supposerait que l'auteur y a rigoureusement transcrit des événements de sa propre existence, cette date s'est imposée pendant un demi-siècle, mais a moins de faveur de nos jours.

De cette enfance tourangelles, on ne sait rien. Une version veut que Rabelais ait été, en 1511, novice au couvent des franciscains de La Baumette, près d'Angers, et la connaissance du droit qu'il manifeste dans son œuvre a amené certains commentateurs à supposer des études juridiques. En tout cas, les premiers documents qui nous sont parvenus attestent que Rabelais, en 1520, partageait la vie monastique des cordeliers du Puy-Saint-Martin, à Fontenay-le-Comte, en Vendée : il s'agit d'une correspondance, en partie conservée, entre Rabelais et Guillaume Budé. Une lettre à la fois maladroite et savante (écrite en latin et farcie de grec), adressée en 1521 par le moine franciscain au prince de l'humanisme, en dit long sur ses espoirs et sur ses frustrations : « Il rougit, ce Plutus [dieu personnifiant la richesse], de conserver, lui tout seul, une laideur qui le rend ridicule, lorsque presque toute chose dans l'humanité reprend son éclat d'autrefois » (trad. Jules Quicherat). Une lettre de Budé nous apprend qu'en 1523, Rabelais et son ami Pierre Lamy ont vu leurs livres grecs confisqués par leurs supérieurs — dans le strict respect de la règle. Pour échapper à la tutelle pesante de son ordre, Rabelais fréquenta, à Fontenay-le-Comte, le cercle du légiste André Tiraqueau. En 1524, le voila moine à l'abbaye bénédictine de Maillezaïs, en Poitou ; la règle y est beaucoup plus libérale, et il était le protégé de l'évêque du lieu, Geoffroy d'Estissac, personnage influent qui œuvra efficacement pour régulariser ce passage des franciscains aux bénédictins. Rabelais devint alors l'ami de Jean Bouchet, l'un des derniers Grands Rhétoriciens : il lui adressa, vers 1528, une *Epître [...] traictant des ymaginations qu'on peut avoir attendant la chose desirée*, et il est présenté, dans l'édi-

tion de 1545 des œuvres de Bouchet où figure cette pièce, comme « *homme de grans lettres grecques et latines* ». De cette époque date une traduction du livre II des *Histoires* d'Hérodote, qui ne nous est pas parvenue : occupation certes peu monacale, mais qui montre bien quelle était, à ce moment, sa connaissance du grec.

### La médecine et les premières œuvres

Nous ne savons pratiquement rien de la vie de Rabelais entre 1528 et 1530. Il avait renoncé à l'état monastique quand il s'inscrivit, en septembre 1530, à la faculté de médecine de Montpellier, une des plus illustres de son temps ; il y fut reçu bachelier dès novembre. Cette rapidité peu habituelle s'explique sans doute par sa grande connaissance du grec : la médecine n'était alors que la connaissance des textes, et Rabelais se révéla un médecin « *humaniste* », partisan du retour aux sources grecques contre la « *scolastique* » médiévale et arabe. Ses compétences furent sans doute très vite reconnues puisque, dès 1531, il donna un cours sur les *Aphorismes* d'Hippocrate et l'*Ars parva* de Galien, deux classiques de la science médicale, que de mauvaises traductions et la routine des praticiens avaient défigurés. Il fit encore œuvre de médecin humaniste en publiant, en 1532, chez Sébastien Gryphe, à Lyon, l'*Epistolarum medicinalium tomus secundus* [...] du médecin italien Manardi. Cette même année 1532, il révisa et annota, d'après un manuscrit grec qui lui appartenait, la traduction latine des *Hippocratis ac Galeni libri aliquot* [...]. Peu après, il publia, pour permettre au public lettré « *de ne pas ignorer plus longtemps de quelle formule les anciens Romains usaient, aux temps où les belles-lettres étaient florissantes, dans la rédaction de leurs testaments* » (*Dédicace* en latin à Amaury Bouchard), le *Cuspidii Testamentum*, un faux du *xv<sup>e</sup>* siècle, dont l'authenticité ne fut guère remise en question jusqu'au *xviii<sup>e</sup>*. Quelques mois plus tard, enfin, toujours en cette année 1532 — décidément cruciale — et toujours à Lyon mais sous le pseudonyme d'Alcofrybas Nasier, « *abstracteur de quinte essence* » (alchimiste), Rabelais publia son premier « *roman gigantesque* » : *Les Horribles et Espoventables Faictz et Prouesses du tresrenomme Pantagruel roy des Dipsodes, filz du grand geant Gargantua. Composez nouvellement par maistre Alcofrybas Nasier* destinées, en apparence, à un public populaire (mais la page de titre imite les ouvrages de droit, et le texte abonde en références savantes). Il y reprit le personnage d'un petit

démon marin, doté du pouvoir d'assoiffer les ivrognes,

*Qui de nuyct vient gecter le sel,  
En attendant autres besongnes,  
Dedans la gorge des yvrongnes*

(Simon Gréban, *Mystère des Actes des Apostres*)

et en fit un géant, fils de Gargantua qui était connu par diverses chroniques, comme les *Grandes et Inestimables Croniques du grant et enorme geant Gargantua* [...], à la publication desquelles il participa peut-être et que certains critiques lui attribuent même en totalité. L'enjeu idéologique des publications populaires qu'étaient les *Chroniques* était de détourner vers le roi de France l'idéologie « *anglaise* » du personnage de Merlin, et le « *succès commercial* » fut sans doute grand, « *car il en a este plus vendu par les imprimeurs en deux moys qu'il ne sera achete de Bibles en neuf ans* » (*Pantagruel, Prologue de l'auteur*). *Pantagruel* présente une structure analogue à celle des romans de chevalerie (l'enfance du héros, son éducation et ses batailles), et multiplie des plaisanteries humanistes (la Bibliothèque Saint-Victor, les enfers...) qui ne sont aujourd'hui perceptibles qu'à un public lettré. Le 1<sup>er</sup> novembre 1532, Rabelais fut nommé médecin de l'Hôtel-Dieu de Lyon. De cette époque date aussi la très belle lettre latine écrite à Érasme, où l'humaniste — en l'appelant père et même mère, car « *les femmes enceintes nourrissent des enfants qu'elles n'ont jamais vus* » — exprimait sa reconnaissance à l'auteur des *Adages* et de l'*Éloge de la folie*. Il écrivit ensuite des almanachs et des pronostications, genre déjà traditionnel — le médecin Nostradamus en composa aussi — à l'époque : dans celui qu'il composa « *pour l'an 1533* », Rabelais se présentait comme « *docteur en medecine et professeur en astrologie* » ; celui « *pour l'an 1541* » était également fidèle à un genre où l'on donnait au public les dates du calendrier liturgique, des prévisions météorologiques et des conseils d'hygiène. Toutefois, dans d'autres textes, et notamment dans la *Pantagrueline Prognostication, certaine veritable et infalible* [...], mise en vente à la fin de l'année 1532, ou dans l'*Almanach pour l'an 1533*, Rabelais tournait le genre en dérision et s'en prenait vivement à l'astrologie judiciaire prétendant connaître la volonté de Dieu : « *Ceste annee les aveugles ne verront que bien peu, les sourdz oyront assez mal, les muetz ne parleront guieres, les riches se porteront un peu mieulx que les pouvres, et les sains mieulx que les malades* [...]. *Et regnera quasi univer-*

sellement une maladie bien horrible et redoutable, maligne, perverse, espoventable et malplaisante, laquelle rendra le monde bien estonne [...]. Je tremble de peur quand je y pense : car je vous dy qu'elle sera epidimiale, et l'appelle Averroys, VII Colliget : faulte d'argent » (*Pantagrueline Prognostication*, 3).

### La période italienne : le *Gargantua*

En mai 1533, Rabelais était encore à Lyon ; mais, à la fin de l'année, il partit pour Rome avec Jean du Bellay, évêque de Paris : ce fut le début du mécénat que la famille Du Bellay (Jean du Bellay et son frère, Guillaume du Bellay, seigneur de Langey) exerça en faveur de l'écrivain. Celui-ci, en échange, soutint la politique gallicane, qui trouvait dans les Du Bellay d'ardents défenseurs, et approuvait, bien entendu, l'ouverture religieuse de ses protecteurs. Ces derniers furent efficaces : malgré les apparences, Rabelais ne fut jamais vraiment en danger. De février à avril 1534, il vécut à Rome et parcourut la ville à la recherche de sa topographie antique. À son retour en France, toutefois, il publia (toujours à Lyon et chez Gryphe) la *Topographia antiquae Romae* de l'italien Marliani, qui lui semblait avoir suffisamment traité le sujet. Il reprit son service à l'Hôtel-Dieu de Lyon, et donna au public, au début de l'année 1535, sa propre version de *La Vie inestimable du grand Gargantua, pere de Pantagruel [...]*, définitivement devenu le père de son héros, commençant avec un très célèbre dizain *Aux lecteurs* :

Amis lecteurs, qui ce livre lisez,  
Depouillez-vous de toute affection ;  
En le lisant ne vous scandalisez :  
Il ne contient mal ne infection.  
Vrai est qu'ici peu de perfection  
Vous apprendrez, sinon en cas de rire ;  
Autre argument ne peut mon cœur elire,  
Voyant le deuil qui vous mine et  
consomme :  
Mieux est de ris que de larmes ecrire,  
Pour ce que rire est le propre de l'homme.

Cette fois, Rabelais se réappropriait ce qu'il semblait considérer comme la matière de son œuvre : certains épisodes de la geste furent réécrits et réinterprétés. La satire anti-scolastique se fit plus précise, telle celle de l'éducation sous « *magistri nostri* » Thubal Holoferne et Jobelin Bridé, « *vieux tousseux* » opposés au laborieux Ponocrates ; toutefois, plus précisément que dans le premier livre, une certaine tendresse pour l'ancien monde se manifeste : ainsi de l'attachant Janotus de

Bragmardo (« *Omnis clocha clochabilis, in clocherio clochando, clochans clochativo clochare facit clochabiliter clochantes* »), qui fait éclater de rire ses auditeurs, ou de Frère Jean des Entommeurs qui, s'il n'est pas « *de ces ocieux [oisifs] moynes* » (chap. 40), est tout de même « *vray moyne si oncques en feut depuys que le monde moynant moyna de moynerie* » (chap. 27). Au demeurant, la critique se fait politique avec le portrait de Picrochole emporté par son « *plus oultre* », tandis que l'utopie de Thélème prolonge les rêves de l'éducation humaniste (déjà développés avec la lettre de Gargantua dans *Pantagruel*, chap. 8) et que l'écriture devient consciente d'elle-même — les extraordinaires « *propos des bien yvres* » comme notés « *à la volée* » (chap. 5) :

Cy n'entrez pas, hypocrites, bigotz  
Vieux matagotz, marmiteux, boursouflez,  
Torcoulx, badaux, plus que n'estoient les  
Gotz

Ny Ostrogotz, précurseurs des magotz,  
Haires, cagotz, caffars empantouflez,  
Gueux mitouflez, frapars escorniflez,  
Befflez, enflez, fagoteurs de tabus ;  
Tirez ailleurs pour vendre vos abus.

Vos abus meschans  
Rempliroient mes camps  
De meschancete ;  
Et par faulsete  
Troubleroient mes chants,  
Vos abus meschans.

Inscription mise sur la grande porte  
de Thélème (*Gargantua*, chap. 54).

Après l'affaire des Placards (des écrits hostiles à la messe, qui furent placardés sur la porte de la chambre du roi dans la nuit du 17 au 18 oct. 1534), les « *hérétiques* » furent réellement menacés : c'est peut-être le sentiment du danger qui explique le brusque départ de Rabelais de Lyon, le 13 février 1535. À Rome, d'août 1535 à mai 1536, il demanda au pape Paul III l'absolution de l'« *apostasie* » que représentait un changement d'ordre sans permission, et l'autorisation de passer dans un autre monastère bénédictin ; il obtint cette autorisation en janvier 1536, en même temps que la permission d'exercer la médecine (mais à la condition de ne pas disséquer de corps). Rabelais fut donc reçu comme moine de l'abbaye de Saint-Maur des Fossés, peu avant que cette dernière ne fût sécularisée, et ses moines, transformés en chanoines réguliers. Toujours au service de Jean du Bellay, devenu

cardinal et ambassadeur extraordinaire à Rome, il le suivit dans cette ville d'où il adressa à son ancien protecteur poitevin, Geoffroy d'Estissac, des lettres qui nous renseignent sur la situation politique et morale de l'époque : « *Monseigneur, vous demandez si le Sr Pierre Loys Farneze est legitime fils ou bastard du Pape. Sçachez que le Pape jamais ne feust marie, c'est a dire que le susdict est veritablement bastard.* » Ce deuxième séjour romain fut peut-être interrompu par un voyage à Lyon ; en février 1537, en tout cas, Rabelais y participait à un banquet offert à Étienne Dolet en compagnie d'humanistes et de poètes connus : Budé, Danès, Toussaint, Macrin, Bourbon, Visagier et Marot. Cette année fut également importante pour lui puisqu'il fut reçu docteur en médecine à Montpellier, le 22 mai : peu de temps après, un écu d'or récompensa une démonstration d'anatomie et, du 18 octobre au 24 avril suivant, il fit à Montpellier un cours sur les *Pronostics* d'Hippocrate. Mais il ne tarda pas à accompagner, en Italie, un autre membre de la famille Du Bellay, Guillaume de Langey, frère du cardinal, qui venait d'être nommé gouverneur du Piémont (fin de l'année 1539). Dans l'entourage de ce grand personnage, qui était aussi un humaniste, Rabelais retrouva un certain nombre d'érasmiens, notamment Jean de Morel, qui fut, un moment, proche des luthériens. Il resta à Turin et en Piémont jusqu'en 1541. À la fin de cette année, il était de retour en France et, en 1542, il publia, chez l'éditeur lyonnais François Juste, des éditions remaniées de *Gargantua* et de *Pantagruel*, donnés au public ensemble et dans cet ordre, avec des corrections témoignant d'une certaine prudence vis-à-vis de la Sorbonne : quelques attaques virulentes disparurent ou furent atténuées. Mais, au même moment, Étienne Dolet fit paraître deux éditions non expurgées des deux premiers romans, initiative contre laquelle l'auteur réagit violemment. Il n'est donc pas étonnant que ces deux œuvres figurent en 1542 sur une liste, non publiée jusqu'en 1545, de livres censurés par la Sorbonne. Rabelais resta cependant bien vu à la Cour, comme le prouva, en septembre 1545, un privilège royal de six ans pour l'impression du *Tiers Livre* et la révision des deux premiers.

#### Combats rabelaisiens : le *Tiers Livre* et le *Quart Livre*

En mai 1542, Rabelais était retourné en Piémont, toujours dans la suite de Guillaume du Bellay. De retour au début de 1543, il vit mou-

rir son protecteur et ami : avant d'être évoqué de façon saisissante à propos de la « *discession des ames heroicques* » (*Quart Livre*, chap. 27), cet événement le fut au chapitre 21 du *Tiers Livre des faictz et dictz heroïques du noble Pantagruel, composez par M. François Rabelais docteur en medecine, et Callofer des isles Hieres*, qui parut en 1546 chez un éditeur parisien.

La protection royale et la dédicace à l'« *esprit abstract, ravy et ecstatic* » de Marguerite de Navarre n'empêchèrent pas la Sorbonne de censurer immédiatement cette œuvre nouvelle : alors que les héros sont tous humains — Pantagruel n'apparaît plus en géant — et, pour certains, vieillissants — Frère Jean, qui a rejoint Panurge dans la « *mesnie* » de Pantagruel, évoque le fait que, « *quand les neiges sont es montaignes, je diz la teste et le menton, il n'y a pas grand chaleur par les valees de la braguette !* » (chap. 28) —, la question posée est-elle bien celle de la fidélité de la femme de Panurge, et plus généralement de la vertu des femmes ? On a voulu voir dans la prise de position de Rabelais dans la « *querelle des femmes* » (on parle plutôt aujourd'hui de la « *querelle des amyes* ») l'intérêt d'un auteur pour les questions d'actualité de son époque, mais ce *Tiers Livre* « *lucianique* », composé de dialogues, pourrait plutôt apparaître comme une mise en balance de tous les savoirs humains... Mais l'heure n'était pas à la réflexion, ni à l'apaisement : le 3 août de cette même année 1546, Dolet fut brûlé comme hérétique place Maubert, et une chambre ardente était sur le point d'être créée au parlement de Paris pour poursuivre les hérétiques. Devinant les dangers, Rabelais fit retraite à Metz où son ami Étienne Lorens, agent de Jean du Bellay auprès des protestants allemands, possédait une maison : Metz, ville d'empire, le mettait à l'abri des poursuites. Il fut nommé médecin de la ville, mais ses honoraires lui permettaient à peine de vivre, comme en témoigne, au début de l'année 1547, une lettre douloureuse adressée au cardinal du Bellay. Celui-ci entendit cet appel puisque, une nouvelle fois, il emmena l'écrivain en Italie, comme médecin personnel (juil.-août 1547). Le cardinal avait reçu du nouveau roi, Henri II, pleine autorité sur les membres français du Sacré Collège et, de plus, avait été nommé surintendant général des affaires royales en Italie. Rabelais, qui arriva sans doute à Rome au début de l'année 1548, fut alors, selon l'expression de l'un de ses biographes, une sorte de « *secrétaire d'État* » : il participa activement aux intrigues et aux tractations de la

cour pontificale, mais continua à écrire, et publia à Lyon, chez Pierre de Tours, en 1548, une première rédaction (18 chapitres) de son *Quart Livre des faictz et dictz heroïques du noble Pantagruel [...]*. Publication improvisée, à laquelle on a voulu trouver des raisons « sérieuses » — volonté de rassurer la Sorbonne par un livre simplement plaisant, ou besoin d'argent — moins convaincantes que l'hypothèse de continuer à plaire à ses lecteurs tout en se faisant plaisir. Rabelais ne négligeait pas pour autant l'actualité politique : en 1549, il publia *La Sciomachie et Festins faits à Rome [...]*, diplomatique relation de la fête donnée à l'occasion de la naissance de Louis d'Orléans, second fils d'Henri II. À Saint-Maur, où il avait suivi son protecteur et où, depuis le milieu de l'année 1550, il travaillait à la seconde rédaction du *Quart Livre*, il suivait avec beaucoup d'attention la crise gallicane entre Jules III et Henri II : le pape et le roi s'opposèrent en effet violemment au sujet des libertés de l'Église de France ; le privilège royal de dix ans, accordé en 1550 pour l'ensemble de l'œuvre de Rabelais, montre que le roi savait reconnaître l'un des siens.

Le *Quart Livre des faictz et dictz heroïques du bon Pantagruel [...]* définitif, publié en janvier 1552 par l'éditeur Michel Fezandat, était, à certains égards, une œuvre de propagande royale. Alors que Pantagruel de « noble » est devenu « bon », et que le pantagruélisme est défini comme « certaine gayete d'esprit conficte en mespris des choses fortuites » (*Prologue de l'auteur — De contemptu rerum fortuitarum* est un traité de Guillaume Budé [1521]), les allégories sont parfois plaquées sur une navigation quelque peu fantaisiste, et les satires se révèlent féroces : Chicanous-hommes de lois, combat contre les Andouilles ennemies de Quaresmeprenant, Papefigues-protestants et Papimanes-catholiques plus « tridentins » que nature — partis en entonnant un psaume traduit par Marot, les voyageurs croisent un convoi de « beatz peres concilipetes », (chap. 18)... Mais les portraits et scènes savoureuses demeurent — la dispute entre Dindenault et Panurge, les farces sanglantes de Villon (chap. 13), tout autant que les jeux sur le langage (les paroles gelées — qui enchantent les exégètes). L'auteur avait déjà subi plusieurs attaques : après Guillaume Postel (*Alcorani seu legis Mahometi et evangelistarum concordiae liber [...]*, 1543), un religieux, Gabriel de Puy-Herbault, dénonça dans son *Theotimus* (1549) la scandaleuse protection que, selon lui, des prélats accordaient à un « pourceau d'Épicure », et Calvin l'attaqua

dans son *Traité des scandales* (1550). Rabelais riposta en rangeant, dans le *Quart Livre*, les « Maniacles Pistoletz ; les demoniacles Calvins imposteurs de Geneve ; les enraigés Putherbes » dans les « monstres difformes et contrefaits en despit de Nature » (chap. 32). Mais la censure de son livre, au mois de février 1552, ne l'inquiéta pas : un nouveau protecteur était apparu, Odet de Coligny, cardinal de Châtillon et évêque de Beauvais, membre du conseil privé du roi depuis 1547. Dans l'épître dédicatoire du *Quart Livre*, l'écrivain rendit un bel hommage à ce prélat qui passa à la Réforme.

### La mort et les œuvres posthumes

Les derniers mois de la vie de Rabelais s'écoulèrent dans la tranquillité, même si ses livres continuaient à être condamnés et si le bruit de son emprisonnement courut en octobre 1552 : il avait obtenu, au début de l'année 1551, la cure de Saint-Martin de Meudon, dont les revenus étaient confortables. L'écrivain mourut sans doute au début du mois de mars 1553, mais, lui disparu, son œuvre se poursuivait. En 1562 parut *L'Isle sonante [...]* en laquelle est contenue la navigation faicte par Pantagruel, Panurge et autres ses officiers, première version (les 16 premiers chapitres) du *Cinquiesme et Dernier Livre des faicts et dictz heroïques du bon Pantagruel*, qui ne fut publié qu'en 1564. Enfin, en 1565 parurent les *Songes drolatiques de Pantagruel où sont contenues plusieurs figures de l'invention de Maistre François Rabelais*, suite de dessins « grotesques » dus à François Desprez.

Celui que Flaubert définissait comme « la grande fontaine des lettres françaises » (lettre à Louise Colet, du 16 nov. 1852) a incarné pour plusieurs générations l'esprit conquérant et impertinent de l'humanisme français de la Renaissance. On le révère aujourd'hui comme un génie du style ou de l'écriture, ce qui n'empêche pas d'autres lectures plus attentives aux arcanes de l'œuvre.

## Une écriture savante et jubilatoire

La langue de Rabelais est d'une richesse prodigieuse, et tous les critiques ont souligné une invention verbale qui va jusqu'à des mots « imprononçables », comme les mots-valises que l'on trouve dès le *Pantagruel*, tel « *incornifistibulée* » (chap. 7), et tout au long de l'œuvre : « *circumbilivaginer* » (*Tiers Livre*, chap. 30), « *sacsachezevezinmassé* » (*Quart Livre*, chap. 5). Rabelais a surtout emprunté au grec et au latin, source principale des néo-

logismes dont notre langue s'est enrichie grâce à lui. Mais tout aussi abondante est la part des langues régionales, que la majorité des humanistes étaient d'avis d'utiliser pour enrichir la langue française — on attribuait la supériorité du grec classique sur le latin à la présence de ses cinq dialectes. Outre celui de sa Touraine natale, Rabelais a particulièrement mis à contribution les dialectes de l'Ouest (Poitou, Berry) et du Sud (gascon, languedocien, provençal, lyonnais). Les langues contemporaines ne furent que peu utilisées, sauf l'italien qui est massivement représenté, même si l'on trouve chez Rabelais des mots espagnols, allemands, arabes et hébreux. Si la rencontre de Pantagruel et de Panurge, qui s'adresse à son futur maître en 13 langues avant de lui parler en français (*Pantagruel*, chap. 9) ou le discours de l'écolier limousin (*Pantagruel*, chap. 6) sont justement célèbres, c'est que leur créateur aimait le pouvoir des mots : en bon humaniste, il reprenait la condamnation des « écorcheurs de latin » que Geoffroy Tory avait portée en 1529 — les mêmes exemples de « verbocination latinale » sont cités dans le *Champ fleury* —, mais les mots le grisent, comme en témoignent les célèbres énumérations — les jeux de Gargantua (*Gargantua*, chap. 12), les blasons du couillon (*Tiers Livre*, chap. 26 et 28) et du fol (*Tiers Livre*, chap. 38), les paronomases (« portant hotte, cachant crotte, ployant rotte ou cassant motte » faisant écho à d'autres séries d'activités « sérieuses », dans le *Prologue* du *Tiers Livre*), les « estranges alliances » de l'île Ennasin (*Quart Livre*, chap. 9) ou le célèbre dialogue à réponse monosyllabique (*Cinquième Livre*, chap. 28) —, et continuent à nous griser. Qui mieux est, l'étude de son œuvre à travers ses différentes éditions montre en Rabelais un auteur soucieux de cohérence orthographique, inventant un système qui prend tout son sens par la lecture visuelle : Mireille Huchon, dans son *Rabelais grammairien* (1981) et dans son édition des *Œuvres complètes*, a montré qu'avec cette « censure antique » (comme il est dit à propos de l'édition de 1552 du *Tiers Livre*), l'auteur a pris « parti pour une orthographe qui marque l'origine », notamment en utilisant des graphies étymologisantes (« *medicin* », de *medicus*, mais aussi « *scelon* » de *secundum*...), parfois en contradiction avec la prononciation de son époque ou de la nôtre. Et pourtant, son œuvre, selon plusieurs commentateurs, est faite pour être lue à haute voix : les dialogues s'y prêtent bien, mais aussi les grands discours où Rabelais montre ce qu'il

est capable de faire en matière d'éloquence cicéronienne. Lire à voix haute, ce serait aussi fixer le sens des mots que des esprits pervers s'emploient à déformer pour rendre suspect l'écrivain. Dans plusieurs exemplaires de l'édition de 1552 du *Quart Livre*, on trouve une *Briefve declaration d'aucunes dictiones plus obscures contenues on quatriesme livre [...]* dont l'attribution à Rabelais a été discutée. Quoi qu'il en soit, cet « éclaircissement » rend compte à la fois des néologismes et des libertés de l'auteur ou de ses lecteurs : ainsi, est-il précisé, « *idolâtre* » [...] est une manière de parler vulgaire [pour] « *idololâtre* ». Cette écriture à la fois savante et jubilatoire fait que l'œuvre de Rabelais est d'une lecture difficile, et d'abord en raison de sa langue. Son succès immédiat laisse à penser qu'elle ne l'était pas autant pour ses contemporains qu'on s'est plu à l'imaginer au *xx<sup>e</sup>* siècle — même si certains termes, qui ont été adoptés par la langue française, étaient, à son époque, des néologismes.

## Une œuvre très controversée

Rabelais fut, au *xv<sup>e</sup>* siècle, assimilé d'abord aux luthériens et aux calvinistes, et revendiqué par ces derniers avant que le Réformateur de Genève ne clarifiât la situation. La portée critique de son œuvre passant dès lors inaperçue par rapport à une contestation institutionnalisée, le lettré humaniste devint ensuite l'ivrogne décrit par Ronsard dans son *Bocage* (1554), « *boivant nuit et jour* », celui des anecdotes comme le « *quart d'heure de Rabelais* », mais aussi le gaudisseur réclamant un domino pour mourir suivant le verset *Beati qui in Domino moriuntur* (Apocalypse, 14, 13). La fortune de l'œuvre est attestée par les très nombreuses éditions qu'elle connut, pendant et depuis le *xv<sup>e</sup>* siècle : traduit en allemand dès 1575, en anglais seulement en 1653, Rabelais fut en revanche relativement boudé par les pays latins, soucieux de conserver leur « *part de Papimanie* » (*Prologue* du *Tiers Livre*). Parmi ces éditions, il faut mentionner le travail de Jacob Le Duchat, magistrat protestant dont l'édition des *Œuvres de François Rabelais* (1711) a marqué un retour à un texte correct, tandis que ses « *remarques historiques et critiques* » ont constitué une assise remarquable pour les travaux philologiques ultérieurs. On retrouve le meilleur mais aussi le pire — notamment la manie de considérer le texte comme un récit à clefs : Grandgousier serait Louis XII ; Gargantua, François I<sup>er</sup> ; et sa jument, la maîtresse du roi — de l'œuvre de

Le Duchat et des autres commentateurs (parmi lesquels l'abbé de Marsy, dont *Le Rabelais moderne* se définissait, en 1752, comme « les œuvres de François Rabelais mises à la portée de la plupart des lecteurs », rebutés, selon lui, par l'érudition de son prédécesseur) dans l'édition dite *variorum* procurée par Éloi Johanneau et Charles Esmangard : les *Songes drolatiques* font partie des *Œuvres de Rabelais* (1823 à 1826) et bénéficient du même travail de « lecture » allégorique. Quant à l'influence littéraire, il est facile de relever la marque de Rabelais chez Marnix de Sainte-Aldegonde, dans la *Satyre Ménippée* (1594) ou dans le *Moyen de parvenir* de Béroalde de Verville (1615). On peut trouver moins convainquants les *Contes drolatiques* (1832 à 1837) du tourangeau Balzac qui, destinés aux pantagruélistes, se réfèrent tout autant aux *Cent Nouvelles Nouvelles* ou à l'*Heptaméron* et sont écrits dans une veine plutôt XVIII<sup>e</sup> siècle. Bien qu'il fût lu et relu par « beaucoup de gens de bien et d'honneur » (Bayle, *Réflexions sur un imprimé qui a pour titre Jugement du public [...]*, 1697 — en relation épistolaire avec Le Duchat, Bayle s'est vu « méthodiquement abrégé » par l'abbé de Marsy en 1755), l'auteur du *Pantagruel* dérouta vite le goût classique : le père Garasse (*Le Rabelais réformé par les ministres*, 1619), sans l'avoir lu, en fit le modèle des libertins — lesquels, de fait, étaient des lecteurs de Rabelais — et La Bruyère vit dans « son livre [...] énigme, quoiqu'on veuille dire, inexplicable, [...] une chimère [...], un monstrueux assemblage d'une morale fine et ingénieuse et d'une sale corruption » (*Les Caractères*, I, 43, 1690). Dans la bibliothèque du *Temple du goût* de Voltaire (1731), où « presque tous les livres sont corrigés et retranchés de la main des muses », on voit « entre autres l'ouvrage de Rabelais réduit tout au plus à un demi-quart » — certes, Voltaire se repentit plus tard de sa dureté, mais pour faire de Rabelais un philosophe... En 1791, Ginguéné, dans *De l'autorité de Rabelais dans la Révolution présente [...]*, fit assez plateusement de l'ancien moine franciscain un déiste ennemi des deux premiers ordres, la noblesse et le clergé. Et c'est plutôt la veine « contre-révolutionnaire » du romantisme qui remit Rabelais à l'honneur : à Nodier, qui l'exalta comme il le fit pour d'autres textes de la fin du Moyen Âge et du XVI<sup>e</sup> siècle, Hugo — qui n'avait guère lu maître François — reprit le qualificatif d'« Homère bouffon » (*Préface de Cromwell*, 1827). Le poète évoqua

[...] son éclat de rire énorme

[qui] est un des gouffres de l'esprit !

(Victor Hugo, *Les Mages*,  
in *Les Contemplations*, VI, 23, 1856)

tandis que Chateaubriand, dans *l'Essai sur la littérature anglaise* (1836), voyait en lui un des « génies-mères [qui] semblent avoir enfanté et allaité tous les autres ». C'est encore à Homère que Gautier associa Rabelais (« Homère moqueur »), même si, comme pour Homère aux temps classiques (Houdar de La Motte), on fut tenté de l'abrégé ou de l'expurger : ainsi, une lettre de George Sand à Charles Poncy (14 déc. 1847) montre qu'elle se réjouit qu'un de ses amis ait entrepris d'« ôter [chez Rabelais] tout ce qui est laid et garder tout ce qui est beau », après quoi « il reste quatre cinquièmes de l'œuvre intacts, irréprochables et admirables ». Les symbolistes partagèrent les goûts des romantiques : à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Jarry, qui en était nourri comme son ami Schwob, s'épuisa à tirer un opéra de *Pantagruel*. Il y eut ensuite peu de fausses notes : même si l'on devine que certains auteurs (Gide, Proust) le goûtèrent médiocrement, seul Desnos osa énoncer que Rabelais était « l'esprit le plus incroyablement fermé à la poésie, à la spéculation pure et le moins apte à comprendre l'amour » (*Nouvelles Hébrides*, 1923), alors que la bête noire des surréalistes, le très voltairien Anatole France, produisait son *Rabelais* (posth., 1928). C'est qu'il était de bon ton de proclamer le génie de Rabelais — même si certains, qu'on a voulu de sa lignée d'écrivains (médecins !) soucieux de rendre « le français parlé », ont pu estimer que « Rabelais, il a raté son coup » (Céline, interview reprise in *Le Style contre les idées*, 1957) et que c'est Amyot, donc le classicisme, qui l'a réussi.

Mais la grande tentation fut toujours de lire Rabelais « à plus hault sens » : l'auteur ne nous y invite-t-il pas lui-même dans le *Prologue* du *Gargantua* — c'est-à-dire alors qu'il a eu le temps de méditer sur son œuvre et son succès —, en recommandant d'imiter le « chien rencontrant quelque os medulare », récompensé de ses efforts de « crochetage » par la « sustantifique mouelle », et en se moquant ensuite de ceux qui pensent « es allegories » ? À la manie des clefs, le XIX<sup>e</sup> siècle substitua celle des « pensées profondes » exposées de manière plaisante, et le XX<sup>e</sup> siècle a vu un « grand débat » (*Gargantua*, chap. 25) entre la thèse d'Abel Lefranc, maître d'œuvre de la première édition critique — que son éditeur, Honoré Champion, présenta comme « la véritable édition nationale » —, qui faisait de

Rabelais un athée, et celle de Lucien Febvre, qui en fit un évangélique forcément croyant dans « *un siècle qui veut croire* » (conclusion du *Problème de l'incroyance*, 1942). Un autre grand livre, celui de Mikhaïl Bakhtine, a tenté, d'une manière parfois téméraire, de comprendre le langage rabelaisien à la lumière de la culture populaire. À l'heure actuelle, on pourrait distinguer deux tendances chez les critiques : les « *historiens des mentalités* », dont Michael Screech — que l'on peut situer dans la lignée de Lucien Febvre — qui suggère que Rabelais fut un porte-parole de l'érasmeisme, ou Claude Gaignebet qui, bien que ses perspectives soient différentes, serait un successeur de Bakhtine dans l'exploration de la culture « *populaire* » (À *plus hault sens* [...], 1986). Parallèlement, les « *littéraires* », comme François Rigolot (*Les Langages de Rabelais*, 1972) ou Terence Cave (*The Cornu-*

*copian Text*, 1979), sont surtout attentifs au fonctionnement du texte. Les deux approches ne sont nullement exclusives, et Mireille Huchon, attachée au fonctionnement « *alchimique* » d'un texte crypté, ou Jean Céard, attentif à la conception rabelaisienne de l'astrologie et à la liberté de l'homme dans sa relation avec Dieu, manifestent, chacun à sa manière, que notre époque a renoncé à la signification unique pour privilégier les lectures multiples d'une œuvre ainsi « *glosée* » par Rabelais lui-même : « *Bonsoir, Messieurs. Pardonnante my, et ne pensez tant a mes faultes que ne pensiez bien es vostres. Si vous me dictez : "Maistre, il sembleroit que ne feussiez grandement saige de nous escrire ces balivernes et plaisantes mocquettes", je vous responds que vous ne l'estes gueres plus de vous amuser à les lire* » (*Pantagruel*, chap. 34 [ajout de 1534]).

## ŒUVRES

### Cinquième Livre

Roman ou récit, composé de 47 chapitres et paru en 1564, à Lyon, sans adresse, sous le titre complet *Cinquesme et Dernier Livre des faicts et dictz heroïques du bon Pantagruel*. Sur l'« *Isle sonante* », ainsi nommée pour « *la perpetuelle sonnerie de cloches, chants infatigables d'hommes la résidens* » que l'on y entend, on trouve, dans de belles cages, des oiseaux : « *les masles ils nommoient Clercygaulx, Monesgaulx, Prestregaulx, Abbegaulx, Evesquegaulx, Cardingaulx. [...] les femelles ils nommoient Clercigeses, Monegesses [...]* ». Mais il n'y a qu'un seul Papegault — « *papegaut* » est l'ancien nom français du perroquet. Les oiseaux gourmandeurs (« *commandeurs* », c'est-à-dire les abbés) n'ont point de femelles et ne chantent pas, car ils sont « *tous mangez de grosse verolle* ». Richement nourris, tous ces oiseaux sont alimentés par les biens de « *l'autre monde* » sauf « *quelque contree des regions aquilonaires* ». C'est de cet autre monde que proviennent d'ailleurs les « *Clercygaulx* » qui ont donné naissance à tous les autres (chap. 1 à 9). Passées les îles des « *Ferremens* » (armes et outils) et de « *Cassade* » (le jeu et la tromperie), les voyageurs sont en grand péril au « *Guischet* », où Grippeminault, archiduc des « *Chats fourrréz, [...] bestes moult horribles et espouventables* » qui vivent de corruption, leur soumet une énigme en réclamant toujours de l'or. Mais la ruse de Panurge, plus que la combativité de Frère Jean, leur permet de s'en tirer à bon compte... en laissant de l'argent (chap. 11 à

15). Dans l'île des « *Apedeftes* » (c'est-à-dire « *les ignorants* ») vivent ce que nous appellerions des bureaucrates dont le vocabulaire est plus abstrus que « *toutes les hieroglyphiques d'Egypte* » (chap. 16), mais, après avoir passé Oultre, dont les habitants sont bouffis, les navigateurs accostent au royaume de la Quinte Essence, dont la reine guérit les malades par des chansons (chap. 19 à 20). Certains officiers de la Quinte Essence requinquent les malades et les vieillards : les vieilles femmes sont « *remises en pareille beaute, forme, elegance, grandeur et composition des membres, comme estoient en l'aage de quinze à seize ans, exceptez seulement les talons, lesquelles leur restoient trop plus courtz que n'avoient en leur première jeunesse. Cela estoit cause pourquoy elles doresnavant, à toutes rencontres de hommes, seroient moult subjectes et faciles à tumber à la renverse* » (chap. 21), tandis que d'autres officiers sont occupés à « *tirer laict des boucz* » ou à faire « *de necessite vertuz* » (chap. 22). Après une description des repas et des jeux de ce royaume d'alchimie (chap. 23 à 25), les compagnons, qui ont été nommés Abstracteurs par la reine, le quittent par le port de « *Matéotechne* » (c'est-à-dire « *art vain* »), descendent sur l'île d'Odes, « *en laquelle les chemins chement* » (chap. 26), et c'est dans l'île des « *Esclots* » (c'est-à-dire « *galoches* ») qu'un frère Fredon, interrogé par Panurge (notamment sur sa vie sexuelle), ne lui répond que par monosyllabes (chap. 27 à 30). Au pays de Satin, où abondent les animaux merveilleux (« *unicornes,*



catoblepes » et « bestes à deux dos »), le « petit vieillard bossé, contrefaict et monstrueux », Ouyr-Dire, de surcroît « aveugle et paralicque des jambes », tient « escoles de tesmongnagerye », et ses propos fabuleux sont consciencieusement notés, entre autres, par les auteurs de l'Antiquité (chap. 30-31). Au pays de Lanternois, enfin, après une description du souper des dames Lanternes, les héros parviennent à l'oracle de la Bouteille (chap. 32-33). Guidés par une lanterne qui fut jadis celle du compagnon de Rabelais au monastère (Pierre Amy), Panurge — non sans frayeur — et ses compagnons descendent les « degrés tétradicques » — la tétrade, suite des quatre premiers nombres, est le symbole des pythagoriciens — et pénètrent dans le temple à l'entrée duquel est écrit, en latin, « Les destinées maynent celluy qui consent, tirent celluy qui refuse », et, en grec, « Toutes choses se meuvent à leur fin » (chap. 37). Une longue description de l'édifice nous mène à la fontaine dont l'eau « rendoit goust de vin selon l'imagination des beuveurs » (chap. 38 à 42), puis à l'« accoustement » de Panurge par la prêtresse Bacbuc (« bouteille », en hébreu) afin qu'il puisse recevoir le mot qu'il est venu chercher. Après l'invocation (traditionnellement représentée en forme de bouteille), le mot qui tombe, « Trinch », est interprété et traduit par « Beuvez » (chap. 45) : « Et icy maintenons que non rire, ains boyre est le propre de l'homme : je ne dis boyre simplement et absolument, car aussi bien beuvent les bestes ; je dis boyre vin bon et fraiz. Notez, amys, que de vin divin on devient, et n'y a argument tant seur, ny art de divination moins falace » (chap. 46).

Ce dernier livre, qui conduit Pantagruel et ses amis jusqu'à l'oracle de la Dive Bouteille, a longtemps été considéré comme apocryphe par certains critiques. La plupart des spécialistes admettent aujourd'hui, avec Mireille Huchon, qu'un éditeur habile et ayant le sens du commerce a, pour constituer ce livre, mis bout à bout deux séries de brouillons (des **Tiers** et **Quart Livres**) laissés par l'écrivain, sans doute pour répondre à une demande du public, ce qui en dit long sur sa renommée. Rabelais avait déjà connu plusieurs « contrefaçons » : ainsi dans les *Navigations de Panurge* (ou *Le Disciple de Pantagruel*) paru à Lyon, chez François Juste, en 1538. Avait même paru, en 1549, un *Cinquiesme Livre des faictz et dictz du noble Pantagruel*, œuvre de polémique religieuse où figurait une typographie en forme de bouteille comme celle que l'on retrouve dans le **Cinquiesme Livre**. Quoi qu'il en fût, le texte n'est pas si indigne de son auteur qu'on a parfois voulu le dire, même si le parti pris allégorique et l'inspiration d'autres œuvres littéraires (comme le *Songe de Poliphile* de l'Italien Francesco

Colonna) sont peut-être plus « bruts » que Rabelais ne l'aurait voulu — à supposer que son intention eût été de continuer encore son œuvre.

### Gargantua

Roman ou récit, composé d'un **Prologue** et de 58 chapitres, paru en 1535, à Lyon, chez François Juste, sous le titre complet **Gargantua. La Vie inestimable du grand Gargantua, pere de Pantagruel, jadis composee par l'abstracteur de quinte essence. Livre plein de pantagruelisme.**

Après un prologue où est développée de façon paradoxale l'image de l'os à moelle qui permettrait de trouver « de tres haultz sacremens et mysteres horrificques » dans « ces beaux livres de haulte gresse », le narrateur évoque la naissance de Gargantua, fils de Grandgousier, au cours d'un pique-nique — le chapitre 5 rapporte les « menuz propos de beuverie » des « bien yvres ». Né par l'oreille de sa mère Gargamelle après une gestation de onze mois, l'enfant, « soubdain qu'il fut ne, ne cria comme les aultres enfans "Mies ! Mies !" », mais a haulte voix s'escrioit : « A boire ! A boire ! » (chap. 6). La garde-robe (chap. 8) et la symbolique des couleurs de la livrée du jeune géant sont passées en revue (chap. 9-10), ainsi que son emploi du temps de moutard passant son temps « a boyre, manger et dormir ; a manger, dormir et boyre ; a dormir, boyre et manger » (chap. 11), ce qui ne l'empêche pas de manifester son « esperit merueilleux » en expérimentant toutes les possibilités de se torcher (chap. 13). Après avoir constaté que, livré à la pédagogie scolastique des maîtres « sophistes » Tubal Holoferne et Jobelin Bridé, son fils était devenu « fou, niays, tout resveux et rassote » (chap. 15), son père décide de le confier à un précepteur humaniste, Ponocrates (c'est-à-dire « celui qui est fort parce qu'il a pris de la peine »). Gargantua, son précepteur et son compagnon d'études s'en vont ensuite à Paris où le géant ôte les cloches de Notre-Dame pour en orner sa jument, puis les restitue après avoir entendu la requête de « maistre Janotus, tondu a la cesarine, vestu de son lyripipion à l'antique, et bien antidote l'estomac de coudignac de four et eau beniste de cave », représentant de la Sorbonne, qui s'exprime dans un drolatique mélange de latin scolastique et de français (chap. 17 à 20). Après un parallèle de l'éducation « sophiste » et de l'éducation humaniste « en telle discipline qu'il ne perdoit heure du jour » — son répétiteur l'accompagne jusqu'aux « lieux secrets » — (chap. 21 à 24), l'action se déplace dans le pays de Touraine où se situe « le grand debat dont furent faictes grosses guerres » : une bagarre entre les fouaciens de Lerné, sujets du roi Picrochole (c'est-à-dire « bile amère »), et les ber-

gers de Grandgousier dégénère en une dispute entre les deux souverains (chap. 25). Alors qu'un moine de l'abbaye de Seuilly, Frère Jean des Entommeures, sauve son abbaye des attaques des soudards en les exterminant tandis que les autres moines se contentent de chanter « *letanies contra hostium insidias, et beaux respons pro pace* » (chap. 27), Grandgousier multiplie les gestes d'apaisement (chap. 28 à 32) ; mais Picrochole, mal conseillé, se voit déjà maître du monde (chap. 33). Revenu de Paris, Gargantua et les serviteurs de Grandgousier (dont Gymnaste) font leur jonction avec Frère Jean et défont facilement l'armée de Picrochole (chap. 34 à 48 — la fameuse « *guerre picrocholine* »), ce qui n'empêche pas les géants de donner une leçon d'évangélisme à six pèlerins que Gargantua avait mangés en salade (chap. 38). Après sa victoire, Grandgousier, pour éviter toute guerre future, laisse tous leurs biens aux vaincus et punit les fauteurs de troubles en « *les ordonna[nt] pour tirer les presses à son imprimerie, laquelle il avoit nouvellement instituee* » (chap. 51), distribue des terres à ses fidèles et veut donner au moine une riche abbaye ; mais Frère Jean refuse : « *Car comment (disoit-il) pourroy-je gouverner autruy, qui moy-mesmes gouverner ne sçauois ? Si vous semble que je vous aye faict et que puisse à l'advenir faire service agréable, oultroyez-moy de fonder une abbaye à mon devis.* » Et ainsi fut construite l'abbaye de Thélème (c'est-à-dire « *volonté* » — au sens de bon vouloir ?) où ne sont reçus que des jeunes gens et des jeunes filles, destinés à vivre dans le luxe et autorisés à se marier (chap. 52). Une inscription recommande aux « *cafars* » de passer leur chemin (chap. 53), et la règle de l'abbaye ne consiste qu'en un précepte : « *Fay ce que voudras* » (chap. 57). Alors que le livre débutait par un poème mystérieux, « *les Fanfreluches antidotees trouvees en un monument antique* » (chap. 2), il se clôt sur une énigme en prophétie, poème de « *Merlin le prophete* » (Mellin de Saint-Gelais) que Gargantua interprète comme « *le decours et maintien de verite divine* », tandis que le moine y voit « *une description du jeu de paulme soubz obscures parolles* ».

Les circonstances de la composition ont divisé la critique. L'incertitude vient de ce que la page de titre manque sur l'unique exemplaire conservé de la première édition du roman. Les partisans d'une date de publication antérieure à l'affaire des Placards pensaient que l'audace de l'écrivain n'était plus possible après celle-ci. Mais un certain nombre d'allusions historiques aux ambitions de Charles Quint imposent la date du premier trimestre 1535.

Les gloses, appelées par Rabelais lui-même dans le prologue de l'œuvre, se sont multipliées et se multiplient toujours. Tour à tour, **Gargantua** est apparu comme un manifeste politique, une profession de foi évangélique, un roman carnavalesque exploitant les thèmes et les motifs du mythe des géants. Beaucoup de critiques ont souligné aussi la démesure d'un roman irréductible à tout message et en ont retenu le plaisir élitiste de la parodie.

### Pantagruel

Roman ou récit, composé d'un *Prologue de l'auteur* et de 34 chapitres, paru en 1532, à Lyon, chez Claude Nourry, sous le titre complet **Pantagruel. Les Horribles et Espoventables Faictz et Prouesses du tresrenomme Pantagruel Roy des Dipsodes filz du grant geant Gargantua. Composez nouvellement par maistre Alcofrybas Nasier**. Issu d'une lignée qui remonte aux géants antiques et bibliques grâce à Hurltal, qui survécut au Déluge en chevauchant l'arche de Noé (chap. 1), Pantagruel (« *Panta en grec vault autant à dire comme tout, et Gruel en langue hagarene [arabe] vault autant comme altere* »), fils du géant Gargantua, cause la mort de sa mère Badebec en naissant lors d'une horrible sécheresse (chap. 2) et laisse son père partagé entre la joie et un deuil promptement expédié : « *elle est bien, elle est en paradis pour le moins, si mieulx ne est* » (chap. 3). Quelques facéties d'enfance sont suivies d'un tour de France d'étudiant qui se termine à Paris. Après avoir fait mourir de peur et de soif un étudiant « *limosin qui contrefaisoit le langage françoys* » en « *escorchant le latin* », Pantagruel admire les livres de la « *bibliothèque Saint-Victor* » — parodie de titres scolastiques, comme *Des poys au lard, cum commento*, ou les *Barbouillamenta Scoti* (chap. 7) —, reçoit de son père une lettre l'encourageant à employer « *sa jeunesse a bien profiter en estudes et vertus* » — « *Somme, que je voy un abysme de science* » (chap. 8) — et fait la rencontre de Panurge (en grec, « *celui qui est capable de tout* »), « *lequel il ayma toute sa vie* » (chap. 9) et qui s'adresse à lui en 13 langues réelles (dont le grec, le latin ou le basque) ou imaginaires avant de lui parler en français. Après avoir résolu le procès entre les seigneurs de Baisecul et de Humevesne en rendant une sentence encore plus absurde que les plaidoiries des plaignants (chap. 11 à 13), le jeune géant fait connaissance avec son nouveau compagnon, assez mauvais sujet qui fait des tours pendables ou défend des causes perdues comme le procès intenté aux « *damoyelles de ceste ville [qui] avoyent trouve, par instigation du diable d'enfer, une maniere de colletz [...] qui leur cachaient si bien les seins que l'on n'y pouvoit plus*

mettre la main par dessoubz » (chap. 17). Mais, homme de ressources, Panurge parvient à vaincre, dans une dispute par signes, l'Anglais Thaumaste (c'est-à-dire « l'admirateur ») qui voulait éprouver la science de Pantagruel (chap. 18 à 20), puis s'en prend à une « haulte dame de Paris » qui avait repoussé ses avances (chap. 21-22). Entretemps, le pays d'Utopie a été envahi par les Dipsodes (c'est-à-dire « assoiffés »), aidés d'une troupe de géants conduits par Loup Garou armé d'une massue magique : Pantagruel et ses compagnons en viennent à bout par ruse autant qu'avec l'aide de la grâce divine, comme dans les chansons de geste (chap. 23 à 29). Épistémon (c'est-à-dire « le sage ») a eu la tête coupée lors des combats, mais Panurge la lui remet en place grâce à la « pouldre de diamerdis, qu'il portoit tousjours en une de ses fasques » (chap. 30) et, ressuscité, il peut donner des nouvelles des enfers où, houspillés par les pauvres hères d'ici bas (Diogène, Villon...), les héros d'antan mènent une existence misérable : « Melusine estoit souillarde de cuisine [...], Cleopatra, revenderesse d'oignons ». Dans cette logique « saturnienne », Anarche, le roi des Amaurotes envahisseurs, est promu « cryeur de saulce vert » (chap. 31). Narrée par Alcofrybas Nasier, serviteur du géant, l'histoire se termine par la description de l'autre monde qu'il a pu voir dans le corps du géant (chap. 32 à 34).

On a tendance aujourd'hui à penser que les premiers lecteurs ne comprirent guère l'ampleur du *Pantagruel*, sous prétexte qu'il n'était peut-être pas facile de trouver une cohérence dans ce mélange de propos triviaux et d'envolées sublimes : or rien n'est moins sûr. Toujours est-il qu'on voit actuellement dans ce roman une parodie de la chronique historique médiévale qui confond le vrai et le fabuleux (*Prologue* et chap. 30). Mais aussi, une vaste réflexion sur le savoir et la curiosité (chap. 6 à 8), avec des références multiples à l'alchimie et à la kabbale (chap. 18 à 20). Le rôle de la ruse et de la tromperie dans les affaires humaines est également, grâce à Panurge, au centre du roman (chap. 13 à 22). Les avis divergent sur le caractère improvisé ou non de sa composition. Une chose est sûre : Rabelais, tout en écrivant un roman populaire, écrivit aussi un livre d'humaniste.

#### Quart Livre

Roman ou récit, composé d'un *Prologue* et de 25 chapitres, et paru en 1552, à Paris, chez Michel Fezandat, sous le titre complet *Quart Livre des faitz et dictz heroïques du noble Pantagruel, compose par M. François Rabelais Docteur en Medicine.*

Embarqués sur la grande nef Thalamège, Pantagruel, Panurge, Frère Jean et leurs compagnons abordent plusieurs îles en allant quérir le « mot de la Bouteille » (chap. 1). Après celle de Medamothi (c'est-à-dire « nulle part », en grec), où ils achètent des choses improbables — comme un tableau « onquel estoit Echo selon le naturel representee » ou « trois jeunes et beaux unicornes » (chap. 2) —, la rencontre d'un autre convoi de voyageurs est l'occasion de l'épisode des « moutons de Panurge » : le marchand Dindenault insulte Panurge, qui se venge en lui achetant un mouton et en le jetant à la mer ; le naturel du mouton étant de « tousjours suyvre le premier, quelque part qu'il aille », tout le troupeau se jette à l'eau en entraînant les bergers que Panurge empêche de remonter, « leur remonstrant par lieux de rhetoricque les miseres de ce monde, le bien et l'heur de l'autre vie, affermant plus heureux estre les trespassez que les vivans en ceste vallee de misere[...] » (chap. 8). Dans l'île Ennasin, les habitants ont des « estranges alliances » qui font que « L'un appelloit une aultre : ma mie ; elle l'appelloit : ma crouste [...]. L'un une aultre appelloit : ma savatte ; elle le nommoit pantophle » (chap. 9), tandis que, dans celle des Chicquanous, qui vivent de procès, les habitants sont heureux d'être battus afin de pouvoir porter plainte (chap. 12 à 16). Après Thohu et Bohu, où le géant Bringuénarilles, avaleur de moulins à vent, mourut « estranglé, en mangeant un coing de beurre frays à la gueulle d'un four chaud, par l'ordonnance des mediciens » (chap. 17), les navigateurs affrontent une tempête révélant la couardise de Panurge qui se lamente au lieu d'aider l'équipage, puis fait le fanfaron lorsque le danger est écarté (chap. 18 à 24). L'île des Macraeons, « gens qui vivent longuement », est l'occasion d'anecdotes sur la « discession [...] des heroes », au nombre desquels figure le seigneur de Langey, protecteur de Rabelais (chap. 25 à 28). L'île de Tapinois permet d'« anatomiser » le monstrueux Quaresmeprenant, qui évoque à Pantagruel Amodunt (c'est-à-dire « sans mesure ») et Discordance, les enfants d'Antiphysie (c'est-à-dire « contrenature ») qui engendra aussi « les Matagotz, Cagotz et Papelars » au nombre desquels les adversaires de Rabelais (chap. 29 à 33). Après avoir combattu le « monstrueux physétère » (la baleine) qui interdisait l'accès à l'île Farouche, les compagnons doivent lutter contre les Andouilles qui les avaient pris pour des ennemis ; avec l'aide des cuisiniers, ils en font un grand carnage, mais les Andouilles mortes et blessées sont ramenées à la vie par les flots de moutarde déversés par le monstre volant Mardigras (chap. 35 à 42), et leur reine Niphleseth s'excuse « alleguant qu'en

Andouilles plustoust l'on trouvoit merde que fiel ». Après un séjour dans l'île de Ruach, les héros abordent enfin aux pays des Papefigues (les protestants) et des Papimanes (les catholiques) dont l'évêque Homenaz envie ceux qui ont vu le « Dieu en terre », et leur vante les mérites des « uranopetes [tombées du ciel] decretales » : décisions du pape, donc purement humaines pour les humanistes, les décrétales sont au contraire, pour les Papimanes, sources de miracles, dont le plus remarquable est de « subtilement tirer l'or de France en Rome »... (chap. 45 à 53). La navigation reprise, c'est la rencontre en haute mer de paroles gelées qui, en dégelant et faisant entendre les sons emprisonnés dans la glace, effraient à nouveau Panurge, dont ses compagnons se moquent pendant qu'est décrit le manoir de « Messere Gaster, premier maistre es arts du monde » dans la mesure où toutes les activités de la nature et des hommes n'ont qu'un seul but : « Et tout pour la trippe ! » (chap. 57 à 62). Tombés en langueur au large de Chaneph (« hypocrisie », en hébreu), les compagnons retrouvent d'ailleurs vigueur et joie de vivre en banquetant — « Car, comme le corps plus est poisant mort que vif, aussi est l'homme jeun plus terrestre et poisant que quand il a beu et repeu » —, à l'encontre de ce que pourraient prétendre les mystiques, et c'est le Silène du Cyclope d'Euripide qui tire la conclusion du voyage : *Furieux est, de bon sens ne jouist, / Qui-conques boyt et ne s'en resjouist*. Le texte se clôt par le mot des sectateurs de Bacchus : « Beuvons ! »

Les explorateurs cherchaient à cette époque une route plus courte vers la Chine en passant par le nord-ouest. Rabelais s'est souvenu de cette recherche et des voyages de Jacques Cartier. Il a lu également *Le Disciple de Pantagruel* (1538), qui lui a fourni plusieurs de ses monstres. Il était enfin au courant des discussions entre érudits sur l'itinéraire suivi par les Argonautes après la conquête de la Toison d'or.

Le **Quart Livre**, qui eut un grand succès, est une sorte de « Graal humaniste » (Mireille Huchon), un voyage initiatique aux sources de la connaissance, dont on peut faire aussi une lecture alchimique. Écrit pendant la crise gallicane de 1550-1551, il s'en prend violemment à la Rome pontificale. D'une manière plus générale, il continue la réflexion engagée dans le livre précédent sur la folie, représentée par les habitants de ces îles maniaques et par les monstres qu'il imagine.

### Tiers Livre

Roman ou récit, composé de 52 chapitres, et paru à Paris, en 1546, chez Christian Wechel,

sous le titre complet *Tiers Livre des faits et dictz heroïques du noble Pantagruel, composez par M. François Rabelais docteur en medecine, et Calloïer des isles Hieres*.

Ayant « en moins de quatorze jours [dilapidé] le revenu certain et incertain de sa chastellenie pour troys ans », Panurge fait à Pantagruel un « paradoxal » éloge du blé mangé en herbe et des dettes qui obligent les hommes à se soucier les uns des autres (chap. 1 à 5). Délivré, malgré tout, de ses dettes par son seigneur, Panurge, récent « chastelain de Salmiguondin », ayant « la pusse en l'aureille », décide de se marier, mais voudrait s'assurer que sa femme lui sera fidèle (chap. 7 à 9) et entreprend donc une longue consultation pour trancher ce dilemme. Après la méthode des « sorts homériques et virgiliens » (chap. 10 à 12), Pantagruel lui conseille l'interprétation des songes (chap. 13 à 15), mais le consultant ne peut obtenir de réponse univoque. La Sibylle de Panzoust (petit village situé près de Chinon), une vieille « mal en poinct, mal vestue, mal nourrie, edentee, chassieuse, courbassee, roupieuse, languoureuse » (chap. 17), qui lui « montre son trou », le muet Nazdecabre (chap. 19 à 20) et le « vieil poete François nomme Ramina grobis » — car « les poetes, qui sont en protection de Apollo, approchans de leur mort, ordinairement deviennent prophetes et chantent par apolline inspiration, vaticinans des choses futures » (chap. 21) —, également consultés, ne semblent tous annoncer que le futur cocuage de Panurge — « sort fatal », d'ailleurs réglé au dernier chapitre du *Pantagruel*. Panurge ne veut pas le reconnaître car, comme le lui dit Pantagruel, « philautie et amour de soy vous deçoit [trompe] » (chap. 29). La sagesse parfois facétieuse de ses amis ne lui étant d'aucun secours, Panurge consulte encore Her Trippa qui « par art de astrologie, geomantie, chiromantie, metopomantie et aultres de pareille farine [...] praedict toutes choses futures » (chap. 25), mais l'entrevue dégénère en dispute de Panurge avec ce « diable engipponne » qui « m'a perfume de fascherie et diablerie, de charme et de sorcellerie », et, les lumières surnaturelles ne l'ayant guère éclairé, il faut donc réunir les représentants de la sagesse humaine, à savoir le théologien Hippothadée, le médecin Rondibilis et le philosophe Trouillogan. L'un conseille : « Mariez-vous donc, mon amy, car trop meilleur est soy marier que ardre on feu de concupiscence. » L'autre répond : « Havre de Grâce ! [...] que me demandez-vous ? Si serez coqu ? Mon amy, je suys marie ; vous le serez par cy-apres. Mais escrivez ce mot en vostre cervelle avec un style de fer, que tout homme marie est en dangier d'estre coqu [...]. L'umbre plus naturellement ne suit le corps que coquage suyt les

gens mariez [...]. » Le troisième, « ephectique et pyrrhonien », fournit des réponses d'une éloquente brièveté : « PANURGE. Et doncques, si je suis marie, je seray coqu ? TROUILLOGAN. On le diroit. PANURGE. Si ma femme est preude et chaste, je ne seray jamais coqu ? TROUILLOGAN. Vous me semblez parler correct. PANURGE. Escoutez. TROUILLOGAN. Tant que vouldrez. PANURGE. Sera-t-elle prude et chaste ? Reste seulement ce point. TROUILLOGAN. J'en doute. » À défaut du juge Bridoye, qui « decidoit [ses procez] par le sort des dez », le compagnon de Pantagruel consulte le fou Triboulet : tous convainquent Panurge qu'il ne lui reste plus qu'à s'adresser à l'oracle de la Dive Bouteille, au pays des Lanternes (chap. 29 à 46). Pantagruel (et donc l'ensemble de ses amis) accepte « ceste longue peregrination, plene de azards, plene de dangiers evidens » après avoir compris que « par le chemin nous ne engendrerons melancholie » (chap. 47). Le livre se termine sur les préparatifs du voyage, et sur une longue description des « vertus et singularitez » de l'herbe qui le rend possible, le pantagruélium : reprenant la description du chanvre donnée par Pline dans son *Histoire naturelle*, ce symbole de l'activité humaine

met les « Dieux Olympicques » en grand « effroy », car, grâce à elle, les enfants de Pantagruel pourront « s'asseoir à table avecques nous et nos Deesses prendre à femmes, qui sont les seulz moyens d'estre deifiez » (chap. 51).

Rabelais s'inspirait, en partie, d'un poème de François Habert, *Le Songe de Pantagruel*, publié en 1541, où déjà le géant offrait un banquet auquel étaient conviés des sages. Il écrivait aussi en pleine « querelle des femmes » où s'opposaient les partisans et adversaires de celles-ci dans les années 1530 à 1550.

Le *Tiers Livre* est surtout un livre sur la connaissance de l'avenir et sa légitimité. Les dialogues nombreux qui donnent à cette œuvre l'allure d'une brillante comédie mettent en évidence la pluralité des opinions ainsi que la nécessité, pour échapper à la « philautie » (l'amour de soi-même), d'écouter les autres, parfois même les fous aux yeux du monde (Bridoye et Triboulet). Mais on a pu aussi y lire — plus sombrement — le symbole des impasses du savoir : en un siècle où reculent les frontières géographiques et intellectuelles, la découverte fondamentale de la rotondité de la Terre se traduit dans le vertige d'une œuvre où l'on tourne en rond...

## CITATIONS

Je prouverai à la barbe de je ne sais quels centoniques botteleurs de matières cent et cent fois gabelées, rapetasseurs de vieilles ferrailles latines, revendeurs de vieux mots latins tous moisis et incertains ; que notre langue vulgaire n'est pas si vile, si inepte, si indigente et à mépriser qu'ils l'estiment.

*Prologue, in Cinquiesme et Dernier Livre des faits et dictz heroïques du bon Pantagruel.*

Ignorance est mère de tous les maux.

*Cinquiesme et Dernier Livre des faits et dictz heroïques du bon Pantagruel, 7.*

De valet, je me passerai bien. Je ne suis jamais si bien traité que quand je suis sans valet.

*Cinquiesme et Dernier Livre des faits et dictz heroïques du bon Pantagruel, 17.*

En carême sont toutes maladies semées : c'est la vraie pépinière [...] de tous maux. Encore vous ne considérez pas que, si carême fait les corps pourrir, aussi fait-il les âmes enrager.

*Cinquiesme et Dernier Livre des faits et dictz heroïques du bon Pantagruel, 18.*

Arrivâmes en l'île désirée, en laquelle était l'oracle de la Bouteille. Descendant Panurge en terre, fit sur un pied la gambade en l'air gaillardement, et

dit à Pantagruel : « Aujourd'hui avons-nous ce que cherchons avec fatigues et labours tant divers. »

*Cinquiesme et Dernier Livre des faits et dictz heroïques du bon Pantagruel, 33.*

Là fit Bacbue, la noble pontife, Panurge [...] chanter une Épiléme comme s'ensuit :

Ô Bouteille,  
Pleine toute  
De mystères,  
D'une oreille  
Je t'écoute :  
Ne diffère,  
Et le mot profère  
Auquel pend mon cœur.  
En la tant divine liqueur,  
Bacchus, qui fut d'Inde vainqueur,  
Tient toute vérité enclose...

*Cinquiesme et Dernier Livre des faits et dictz heroïques du bon Pantagruel, 44.*

En vin est vérité cachée. La Dive Bouteille vous y envoie, soyez vous-mêmes interprètes de votre entreprise.

*Cinquiesme et Dernier Livre des faits et dictz heroïques du bon Pantagruel, 45.*

Mieux est de ris que de larmes écrire,  
 Pour ce que rire est le propre de l'homme.  
*Aux lecteurs, in Gargantua. La Vie inestimable du grand Gargantua, pere de Pantagruel, jadis composee par l'abstracteur de quinte essence. Livre plein de pantagruelisme.*

L'habit ne fait point le moine, et tel est vêtu  
 d'habit monacal, qui au dedans n'est rien moins  
 que moine.  
*Prologue de l'auteur, in Gargantua.*

*La Vie inestimable du grand Gargantua, pere de Pantagruel, jadis composee par l'abstracteur de quinte essence. Livre plein de pantagruelisme.*

Vous convient être sages, pour fleurir, sentir et  
 estimer ces beaux livres de haute graisse, légers au  
 pourchas et hardis à la rencontre ; puis, par  
 curieuse leçon et méditation fréquente, rompre  
 l'os et sucer la substantifique moelle.

*Prologue de l'auteur, in Gargantua.*

*La Vie inestimable du grand Gargantua, pere de Pantagruel, jadis composee par l'abstracteur de quinte essence. Livre plein de pantagruelisme.*

L'odeur du vin, ô combien plus est friande, riante,  
 priante, plus céleste et délicate que d'huile !

*Prologue de l'auteur, in Gargantua.*

*La Vie inestimable du grand Gargantua, pere de Pantagruel, jadis composee par l'abstracteur de quinte essence. Livre plein de pantagruelisme.*

Je bois éternellement. Ce m'est éternité de beuve-  
 rie, et beuverie d'éternité.

*Gargantua. La Vie inestimable du grand Gargantua, pere de Pantagruel, jadis composee par l'abstracteur de quinte essence. Livre plein de pantagruelisme, 5.*

Je bois comme un templier.

*Gargantua. La Vie inestimable du grand Gargantua, pere de Pantagruel, jadis composee par l'abstracteur de quinte essence. Livre plein de pantagruelisme, 5.*

Le grand Dieu fit les planètes et nous faisons les  
 plats nets.

*Gargantua. La Vie inestimable du grand Gargantua, pere de Pantagruel, jadis composee par l'abstracteur de quinte essence. Livre plein de pantagruelisme, 5.*

L'appétit vient en mangeant, disait Hangest du  
 Mans ; la soif s'en va en buvant.

*Gargantua. La Vie inestimable du grand Gargantua, pere de Pantagruel, jadis composee par l'abstracteur de quinte essence. Livre plein de pantagruelisme, 5.*

Le peuple de Paris est tant sot, tant badaud et tant  
 inepte de nature qu'un bateleur, un porteur de  
 rogatons, un mulet avec ses cymbales, un vieilleux

au milieu d'un carrefour, assemblera plus de gens  
 que ne fera un prêcheur évangélique.

*Gargantua. La Vie inestimable du grand Gargantua, pere de Pantagruel, jadis composee par l'abstracteur de quinte essence. Livre plein de pantagruelisme, 17.*

Lever matin n'est point bonheur ;

Boire matin est le meilleur.

*Gargantua. La Vie inestimable du grand Gargantua, pere de Pantagruel, jadis composee par l'abstracteur de quinte essence. Livre plein de pantagruelisme, 21.*

Nature n'endure mutations soudaines sans grande  
 violence.

*Gargantua. La Vie inestimable du grand Gargantua, pere de Pantagruel, jadis composee par l'abstracteur de quinte essence. Livre plein de pantagruelisme, 23.*

Était pour lors un moine cloîtré, nommé Frère  
 Jean des Entommeures, jeune, galant, frisque, de  
 hait, bien à dextre, hardi, aventureux, délibéré,  
 haut, maigre, bien fendu de gueule, bien avantagé  
 en nez, beau dépêcheur d'heures, beau débrideur  
 de messes, beau décrotteur de vigiles, pour tout  
 dire sommairement, vrai moine si onques en fut  
 depuis que le monde moinant moina de moine-  
 rie ; au reste clerc jusques aux dents en matière de  
 bréviaire.

*Gargantua. La Vie inestimable du grand Gargantua, pere de Pantagruel, jadis composee par l'abstracteur de quinte essence. Livre plein de pantagruelisme, 27.*

L'exploit sera fait à moindre effusion de sang que  
 sera possible, et, si possible est [...], nous sauve-  
 rons toutes les âmes et les enverrons joyeux à leur  
 domicile.

*Gargantua. La Vie inestimable du grand Gargantua, pere de Pantagruel, jadis composee par l'abstracteur de quinte essence. Livre plein de pantagruelisme, 29.*

Oignez vilain, il vous poindra ; poignez vilain, il  
 vous oindra.

*Gargantua. La Vie inestimable du grand Gargantua, pere de Pantagruel, jadis composee par l'abstracteur de quinte essence. Livre plein de pantagruelisme, 32.*

De la panse vient la danse, et où faim règne, force  
 exule.

*Gargantua. La Vie inestimable du grand Gargantua, pere de Pantagruel, jadis composee par l'abstracteur de quinte essence. Livre plein de pantagruelisme, 32.*

Thésauriser est fait de vilain.

*Gargantua. La Vie inestimable du grand Gargantua, pere de Pantagruel, jadis composee par l'abstracteur de quinte essence. Livre plein de pantagruelisme, 33.*

— Pourquoi est-ce que les cuisses d'une demoiselle  
 sont toujours fraîches ?

— C'est, dit le moine, pour trois causes par lesquel-  
 les un lieu naturellement est rafraîchi : *primo*,  
 parce que l'eau décourt tout du long ; *secondo*,

parce que c'est un lieu ombrageux, obscur et ténébreux, auquel jamais le soleil ne luit ; et tiercement, parce qu'il est continuellement éventé des vents du trou de bise [...].

*Gargantua. La Vie inestimable du grand Gargantua, pere de Pantagruel, jadis composee par l'abstracteur de quinte essence. Livre plein de pantagruelisme, 39.*

Je n'étudie point, pour ma part. En notre abbaye, nous n'étudions jamais, de peur des oreillons.

*Gargantua. La Vie inestimable du grand Gargantua, pere de Pantagruel, jadis composee par l'abstracteur de quinte essence. Livre plein de pantagruelisme, 39.*

– Comment, dit Ponocratès, vous jurez, Frère Jean ?

– Ce n'est, dit le moine, que pour orner mon langage. Ce sont couleurs de rhétorique cicéronienne.

*Gargantua. La Vie inestimable du grand Gargantua, pere de Pantagruel, jadis composee par l'abstracteur de quinte essence. Livre plein de pantagruelisme, 39.*

Jamais je ne m'assujettis aux heures : les heures sont faites pour l'homme, et non l'homme pour les heures.

*Gargantua. La Vie inestimable du grand Gargantua, pere de Pantagruel, jadis composee par l'abstracteur de quinte essence. Livre plein de pantagruelisme, 41.*

C'est, dit Gargantua, ce que dit Platon, [...] que lors les républiques seraient heureuses quand les rois philosophiraient ou que les philosophes régneraient.

*Gargantua. La Vie inestimable du grand Gargantua, pere de Pantagruel, jadis composee par l'abstracteur de quinte essence. Livre plein de pantagruelisme, 45.*

Guerre faite sans bonne provision d'argent n'a qu'un soupirail de vigueur. Les nerfs des batailles sont les pécunes.

*Gargantua. La Vie inestimable du grand Gargantua, pere de Pantagruel, jadis composee par l'abstracteur de quinte essence. Livre plein de pantagruelisme, 46.*

Bren, bren ! dit Picrochole ; vous semblez les anguilles de Melun : vous criez avant qu'on vous écorche.

*Gargantua. La Vie inestimable du grand Gargantua, pere de Pantagruel, jadis composee par l'abstracteur de quinte essence. Livre plein de pantagruelisme, 47.*

Telle est la nature et complexion des Français qu'ils ne valent qu'à la première pointe. Alors ils sont pires que diables, mais, s'ils séjournent, ils sont moins que femmes.

*Gargantua. La Vie inestimable du grand Gargantua, pere de Pantagruel, jadis composee par l'abstracteur de quinte essence. Livre plein de pantagruelisme, 48.*

Comment pourrais-je gouverner autrui, qui moi-même gouverner ne saurais ?

*Gargantua. La Vie inestimable du grand Gargantua, pere de Pantagruel, jadis composee par l'abstracteur de quinte essence. Livre plein de pantagruelisme, 52.*

Gargantua, en son âge de quatre cent quatre-vingt-quarante et quatre ans, engendra son fils Pantagruel, de sa femme, nommée Badebec, fille du roi des Amaurotes en Utopie, laquelle mourut du mal d'enfant : car il était si merveilleusement grand et si lourd qu'il ne put venir à la lumière sans ainsi suffoquer sa mère.

*Pantagruel. Les Horribles et Espoventables Faictz et Prouesses du tresrenomme Pantagruel Roy des Dispodes filz du grant geant Gargantua. Composez nouvellement par maistre Alcofrybas Nasier, 1.*

Quand [mon âme] laissera cette habitation humaine, je ne me réputerai totalement mourir, mais passer d'un lieu en autre, attendu que, en toi et par toi, je demeure en mon image visible en ce monde.

*Pantagruel. Les Horribles et Espoventables Faictz et Prouesses du tresrenomme Pantagruel Roy des Dispodes filz du grant geant Gargantua. Composez nouvellement par maistre Alcofrybas Nasier, 8.*

Parce que, selon le sage Salomon, sapience n'entre point en âme malivole, et science sans conscience n'est que ruine de l'âme, il te convient servir, aimer et craindre Dieu et en lui mettre toutes tes pensées et tout ton espoir, et par foi formée de charité, être à lui adjoint, en sorte que jamais n'en soit désemparé par péché.

*Pantagruel. Les Horribles et Espoventables Faictz et Prouesses du tresrenomme Pantagruel Roy des Dispodes filz du grant geant Gargantua. Composez nouvellement par maistre Alcofrybas Nasier, 8.*

Je suis né et été nourri jeune au jardin de France, c'est Touraine.

*Pantagruel. Les Horribles et Espoventables Faictz et Prouesses du tresrenomme Pantagruel Roy des Dispodes filz du grant geant Gargantua. Composez nouvellement par maistre Alcofrybas Nasier, 9.*

Panurge était de stature moyenne, ni trop grand, ni trop petit [...] et sujet de nature à une maladie qu'on appelait en ce temps-là : « Faute d'argent, c'est douleur non pareille » (toutefois il avait soixante et trois manières d'en trouver toujours à son besoin, dont la plus honorable et la plus commune était par façon de larcin furtivement fait...).

*Pantagruel. Les Horribles et Espoventables Faictz et Prouesses du tresrenomme Pantagruel Roy des Dispodes filz du grant geant Gargantua. Composez nouvellement par maistre Alcofrybas Nasier, 17.*

Il disait qu'il n'y avait qu'une antistrophe entre femme folle à la messe et femme molle à la fesse.

*Pantagruel. Les Horribles et Espoventables Faictz et Prouesses du tresrenomme Pantagruel Roy des Dispodes filz du grant geant Gargantua. Composez nouvellement par maistre Alcofrybas Nasier, 17.*

[...] je vis Épictète vêtu galamment à la française, sous une belle ramée, avec force damoiselle, se rigolant, buvant, dansant, faisant en tous cas grande chère, et auprès de lui force écus au soleil. Au-dessus de la treille étaient pour sa devise ces vers écrits :

Sauter, danser, faire les tours,  
Et boire vin blanc et vermeil,  
Et ne rien faire tous les jours  
Que compter écus au soleil.

*Pantagruel. Les Horribles et Espoventables Faictz et Prouesses du tresrenomme Pantagruel Roy des Dispodes filz du grant geant Gargantua. Composez nouvellement par maistre Alcofrybas Nasier, 30.*

Si désirez être bons Pantagruélistes (c'est-à-dire vivre en paix, joie, santé, faisant toujours grande chère), ne vous fiez jamais en gens qui regardent par un pertuis.

*Pantagruel. Les Horribles et Espoventables Faictz et Prouesses du tresrenomme Pantagruel Roy des Dispodes filz du grant geant Gargantua. Composez nouvellement par maistre Alcofrybas Nasier, 34.*

Pantagruélisme [...] est certaine gaieté d'esprit confite en mépris des choses fortuites.

*Prologue de l'auteur, in Quart Livre des faictz et dictz heroïques du noble Pantagruel, compose par M. François Rabelais, Docteur en medecine.*

À la bonne et sincère amour est crainte perpétuellement annexée.

*Quart Livre des faictz et dictz heroïques du noble Pantagruel, compose par M. François Rabelais, Docteur en medecine, 3.*

Panurge sans autre chose dire, jette en pleine mer son mouton criant et bêlant. Tous les autres moutons, criant et bêlant en pareille intonation, commencèrent soi jeter et sauter en mer après à la file. La foule était à qui premier y sauterait après leur compagnon. Possible n'était les en garder, comme

vous savez être du mouton le naturel, toujours suivre le premier, quelque part qu'il aille.

*Quart Livre des faictz et dictz heroïques du noble Pantagruel, compose par M. François Rabelais, Docteur en medecine, 8.*

Ha ! pour manoir déifique et seigneurial, il n'est que le plancher des vaches.

*Quart Livre des faictz et dictz heroïques du noble Pantagruel, compose par M. François Rabelais, Docteur en medecine, 18.*

Tout vient à point, qui peut attendre.

*Quart Livre des faictz et dictz heroïques du noble Pantagruel, compose par M. François Rabelais, Docteur en medecine, 48.*

Le mal temps passe et retourne le bon,

Pendant qu'on trinque autour de gras jambon.

*Quart Livre des faictz et dictz heroïques du noble Pantagruel, compose par M. François Rabelais, Docteur en medecine, 65.*

Je ne bâtis que pierres vives, ce sont hommes.

*Tiers Livre des faicts et dictz heroïques du noble Pantagruel, composez par M. François Rabelais docteur en medecine, et Calloïer des isles Hieres, 6.*

La tête perdue, ne périt que la personne ; les couilles perdues, périrait toute humaine nature.

*Tiers Livre des faicts et dictz heroïques du noble Pantagruel, composez par M. François Rabelais docteur en medecine, et Calloïer des isles Hieres, 8*

Nature a fait le jour pour soi exercer, pour travailler, et vaquer chacun en sa négociation ; et [...] elle nous fournit de chandelle, c'est la claire et joyeuse lumière du soleil.

*Tiers Livre des faicts et dictz heroïques du noble Pantagruel, composez par M. François Rabelais docteur en medecine, et Calloïer des isles Hieres, 15.*

Signes [...], en amour, sont incomparablement plus attractifs, efficaces et valables que paroles.

*Tiers Livre des faicts et dictz heroïques du noble Pantagruel, composez par M. François Rabelais docteur en medecine, et Calloïer des isles Hieres, 19.*

Tout homme marié est en danger d'être cocu. Cocuage est naturellement des apanages du mariage.

*Tiers Livre des faicts et dictz heroïques du noble Pantagruel, composez par M. François Rabelais docteur en medecine, et Calloïer des isles Hieres, 32.*

## JUGEMENTS

« Cette surabondance est en lui, et c'est même une partie de sa sagesse. De même que bien boire, c'est beaucoup boire, de même bien nommer, c'est beaucoup nommer. Un écrivain n'existe que par la présence et, mieux, l'afflux des paroles. Il se donne tout le choix possible. Et, quand on y regarde, on

découvre une propriété des termes qui leur est inhérente. L'étymologie se présente d'elle-même. C'est pourquoi on peut lire Rabelais sans dictionnaire. Mais plutôt, il est lui-même un dictionnaire ; les mots sont pleins de force, et encore appuyés par leurs voisins. Je suis assuré que l'imita-



tion de Rabelais donnerait aux écoliers une idée du bon style et leur mettrait pour toujours dans les oreilles une rumeur du beau langage. »

ALAIN, « Rabelais », in *Tableau de la littérature française*, I, Gallimard, 1962.

« L'œuvre de Rabelais est extrêmement complexe. Elle renferme une infinité d'allusions qui n'étaient transparentes que pour ses contemporains immédiats, et parfois même pour un cercle étroit de familiers. Elle est exceptionnellement encyclopédique, les termes puisés dans les domaines divers de la connaissance et de la technique y foisonnent. Enfin, elle contient une foule de mots nouveaux et insolites introduits pour la première fois dans la langue française. Il est donc parfaitement naturel que Rabelais ait besoin de commentaires et d'interprétations. C'est d'ailleurs lui-même qui en a donné le signal en faisant suivre le Quart Livre d'une "Briefve declaration" ».

Mikhaïl BAKHTINE, *L'Œuvre de François Rabelais et la Culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, trad. fr. Andrée ROBET, Gallimard, 1970.

« [...] chez nous Rabelais, homme sobre qui ne buvait que de l'eau, passe pour un amateur de bonne chère, pour un buveur déterminé. Mille contes ridicules ont été faits sur l'auteur d'un des plus beaux livres de la littérature française, le Pantagruel. »

Honoré de BALZAC, *Sur Catherine de Médicis*, 1841.

« [...] ce Michel-Ange de l'ordure, qui sculptait si superbement dans une matière que je ne nommerai pas, comme s'il eût sculpté dans de l'or... »

Jules BARBEY d'AUREVILLY, *Goethe et Diderot*, 1880.

« J'ai eu dans ma vie le même vice que Rabelais. J'ai passé moi aussi mon temps à me mettre dans des situations désespérées. Comme lui, je n'ai rien à attendre des autres, comme lui, je ne regrette rien. »

Louis-Ferdinand CÉLINE, « Rabelais, il a raté son coup », in Louis-Ferdinand Céline, « Cahiers de l'Herne », L'Herne, 1960.

« Voyez-vous, avec Rabelais, on parle toujours de ce qu'il faut pas. On dit, on répète partout : "C'est le père des lettres françaises." [...] En vérité Rabelais, il a raté son coup. [...]

Ce qu'il voulait faire, c'était un langage pour tout le monde, un vrai. Il voulait démocratiser la langue, une vraie bataille. La Sorbonne, il était contre, les docteurs et tout ça. Tout ce qui était reçu et établi, le roi, l'Église, le style, il était contre.

Non, c'est pas lui qui a gagné. C'est Amyot, le traducteur de Plutarque : il a eu, dans les siècles qui suivirent, beaucoup plus de succès que Rabelais. C'est sur lui, sur sa langue, qu'on vit encore aujourd'hui. Rabelais avait voulu faire passer la langue parlée dans la langue écrite : un échec. »

Louis-Ferdinand CÉLINE, interview pour *Le Meilleur Livre du mois*, 1957, in *Le Style contre les idées*, Complexe, 1993.

« Vraiment je n'estime profondément que deux hommes : Rabelais et Byron, les deux seuls qui aient écrit dans l'intention de nuire au genre humain et de lui rire à la face. Quelle immense position que celle d'un homme ainsi placé devant le monde !

[...]

J'aime l'ordure, oui, et quand elle est lyrique comme dans Rabelais qui n'est point du tout un homme à gaudrioles. »

Gustave FLAUBERT, *Correspondance*, 13 septembre 1838 et 27 juin 1852.

« Ce boueux de l'humanité. »

Alphonse de LAMARTINE, cité in Gustave FLAUBERT, *Le Second Volume de Bouvard et Pécuchet*, posthume, 1881.

« En face de l'Arioste, de Dante, de Cervantes, de Shakespeare, nous n'avons eu qu'un homme aussi grand que les plus grands, en qui s'incarne pour jusqu'à la fin des siècles le génie de l'esprit français et de la langue française, un de ces artistes géants qui suffiraient à la gloire d'un pays : Rabelais. »

Guy de MAUPASSANT, *Chroniques*, t. II, 18 juillet 1882.

« Rabelais a même recueilli la sagesse du courant populaire des vieux patois, des dictons, des proverbes, des farces d'étudiants, dans la bouche des simples et des fous.

Et à travers ces folies, apparaissent dans leur grandeur et le génie du siècle et sa force prophétique. Où il ne trouve encore, il entrevoit, il promet, il dirige. Dans la forêt des songes, on voit sous chaque feuille des fruits que cueillera l'avenir. Tout ce livre est le rameau d'or. »

Jules MICHELET, *Histoire de France*, t. XII, 1858.

« On dit que Rabelais dissimula sa sagesse sous une charretée d'ordures afin de la faire accepter par son époque. Dante a l'habileté d'invoquer une sagesse païenne pour stigmatiser la corruption de l'Église sans s'en attirer les foudres. »

Ezra POUND, *Esprit des littératures romanes*, trad. franç. Pierre ALIEN, Bourgois, 1966.

## BIBLIOGRAPHIE

### Éditions

*Œuvres complètes*, éd. M. HUCHON, « Pléiade », Gallimard, 1994.

*Œuvres*, éd. critique A. LEFRANC, 1912 à 1955, Champion, puis Droz, Genève (CH) [6 vol., allant jusqu'au chap. 17 du Quart Livre].

*Les Cinq Livres*, éd. J. CÉARD, G. DEFAUX, M. SIMONIN, « LdP/Pochothèque », LGF, 1994.

### Études

ALAIN, « Rabelais », in *Tableau de la littérature française*, I, Gallimard, 1962, pp. 233 à 240.

- M. BAKHTINE, *L'Œuvre de François Rabelais et la Culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, trad. franç. A. ROBEL, Gallimard, 1970, rééd. « Tel », Gallimard, 1982.
- M. BUTOR, « 6/7 ou les Dés de Rabelais », in *Littérature*, n° 2, mai 1971.
- L. FEBVRE, *Le Problème de l'incroyance au XVI<sup>e</sup> siècle. La Religion de Rabelais*, Albin Michel, 1942, rééd. 1968.
- M. HUCHON, *Rabelais grammairien. De l'histoire du texte aux problèmes de l'authenticité*, Droz, Genève (CH), 1981.
- M. JEANNERET, « Quand la fable se met à table : nourriture et structure narrative dans le *Quart Livre* », in *Poétique*, n° 54, avr. 1983 ; *Le Défi des signes. Rabelais et la Crise de l'interprétation à la Renaissance*, Paradigme, Orléans, 1994.
- A. LEFRANC, *Rabelais*, Albin Michel, 1953 [reprend les introductions de l'édition critique des œuvres].
- Fr. LESTRINGANT, « Rabelais et le Récit toponymique », in *Poétique*, n° 50, avr. 1982.
- L. MARIN, « Les Corps utopiques rabelaisiens », in *Littérature*, n° 21, févr. 1976.
- J.-Y. POUILLOUX, « Notes sur deux chapitres du *Quart Livre* », in *Littérature*, n° 5, févr. 1972.
- S. RAWLES et M. SCREECH, *A New Rabelais Bibliography. Editions of Rabelais before 1626*, « Études d'Humanisme et Renaissance », 219, Droz, Genève (CH), 1987.
- Fr. RIGOLOT, « Interpréter Rabelais aujourd'hui », in *Poétique*, n° 103, sept. 1995.
- M. SCREECH, *Rabelais*, Duckworth, Londres (GB), 1979, trad. franç., Gallimard, 1992.

---

**AUDIO & VIDÉO**


---

**CD-ROM**

- Corpus Rabelais*, Champion, à paraître.
- Encyclopédie de la littérature française*, Bibliopolis, 1998.
- François Rabelais*, Les Temps qui courent, 1995.